

« Nous » peut-il n'être que la somme des « je » ?

Un enjeu pour la démocratie

Jean-Pierre Lebrun¹

Transcription de la conférence

« Nous » peut-il n'être que la somme des « je » ? La réponse est très simple : non. Si je m'en tiens là, je crains que les organisateurs ne soient pas très contents. Je vais donc quand même essayer de vous dire pourquoi.

Non, le tout n'est pas que la somme des parties. Mais en quoi est-ce que cette affaire est un enjeu pour la démocratie ? Si on en revient à la définition du Robert, la démocratie est une doctrine politique d'après laquelle la souveraineté doit appartenir à l'ensemble des citoyens. « Citoyen », ce mot revient avec toute l'ambiguïté qui va avec. N'empêche que la définition ne dit pas « doit appartenir au citoyen », elle dit « à l'ensemble des citoyens ». En plus, elle ajoute ce terme de « souveraineté ». Nous venons d'entendre que la démocratie est sans père², elle n'est pas pour autant sans souveraineté. Comment faire la distinction ?

Marcel Gauchet nous fait remarquer, depuis son livre sur le désenchantement du monde, que le régime de la religion était un régime d'organisation sociétal. Laissons de côté la question de la croyance, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. C'est d'abord une manière de vivre collectivement. Puisqu'il y a déjà une différence entre les hommes et Dieu, il y a d'emblée une légitimité au collectif. Il y a une légitimité à une souveraineté. C'est donc un régime hétéronome, où la loi vient de l'autre et à partir de cela, non seulement chaque être est renseigné sur ce qu'il a à faire mais ça va même plus loin puisqu'on peut repérer que chaque être particulier existait et se définissait à partir de cette dimension qui lui donnait aussi une place. Voilà les choses telles qu'elles fonctionnaient dans le monde d'hier. D'après Gauchet, ce ne serait finalement que maintenant que quelque chose de la démocratie commence. En quoi est-ce que ça m'intéresse ?

Le monde d'hier dont je parlais est un monde hétéronome. C'est l'autre qui vient dire ce que l'on doit faire. Et voilà tout à coup, avec la démocratie, on passe à un modèle inverse : c'est nous qui décidons de ce que nous voulons faire.

Si c'est nous qui organisons le collectif, nous mettons en place des règles collectives, une loi qui va servir pour tous. Mais à partir du moment où cette loi est mise en place, il se pourrait qu'elle vienne contredire ce que je veux à titre individuel. Alors comment est-ce que je vais faire pour encore supporter cette loi que j'ai moi-même mise au-dessus de moi mais qui prend la place de celle dont j'ai justement voulu me libérer ? Comment distinguer le moment où nous nous constituons et où nous constituons cette loi qui nous dépasse ? Comment ne pas rejeter ce modèle ? Ça a l'air de n'être un petit point de rien du tout mais je pense que c'est un point crucial sur lequel nul ne peut empêcher d'assumer la contradiction. Parce que c'est une contradiction, il n'y a

¹ Psychiatre et psychanalyste.

² Lire et voir la conférence de John Pitseys durant cette même Université d'été.

pas de solution à cette affaire. Mais ce nœud vif de contradiction, on aurait aujourd'hui tendance à oublier, méconnaître voire occulter qu'il est toujours bel et bien là.

Pourquoi est-ce que cette question m'intéresse ?

Au fond, on peut le dire, la démocratie est sans père. Très bien. Mais l'enfant est-il, lui, sans père ? Comment fait-on ? Non donc il faut qu'il y ait un trajet dans sa tête pour qu'il puisse arriver à soutenir de fonctionner sans père. Mais au départ de la vie, ce n'est pas ainsi. Il est bel et bien là. Ce n'est donc pas si simple de déclarer que la démocratie est sans père puisqu'elle est, à la fois, avec souveraineté toujours présente, mais en même temps, il aura fallu préparer, dans l'esprit de tous ceux qui viennent dans l'école où on va préparer à la démocratie, la possibilité de laisser la place à cette altérité qui était en général hier portée par le père.

Ceux qui disent que rien ne change n'ont finalement pas tort : l'être humain n'a absolument pas changé. Il est toujours obligé de vivre en parlant. C'est un trait constitutif de notre espèce et ça a une série de conséquences. S'il va en parlant, il doit se soumettre, non pas à une autorité quelconque, mais il doit se soumettre à ce qu'exige la parole. Et figurez-vous que la parole, mine de rien, c'est très exigeant ! Vous devez avoir renoncé à l'immédiateté, à pouvoir tout dire... Il y a des règles à cet usage d'un fonctionnement symbolique qui est très particulier à notre espèce humaine.

Ma question est donc : est-ce que ce passage d'une société hétéronome à une société autonome change quelque chose à la façon dont l'être humain se construit ? Ça a des conséquences qu'en tant que psychiatre et psychanalyste, j'ai la tâche d'essayer d'éclairer. Pas seulement avec mes connaissances de psy mais aussi avec une sorte de vigilance importante à la spécificité de ce basculement. On retrouve ces difficultés, si elles ne sont pas bien repérées, à la fois dans l'éducation et à la fois dans l'école.

Est-ce que c'est ce qui se passe ? Et bien je pense que oui.

Quelques exemples simples et toutefois éloquentes.

Le premier, c'est celui de ma petite-fille, 2 ans ½. Elle prend le cadeau d'anniversaire de son grand frère et à la remarque de son papa lui indiquant qu'elle doit d'abord lui demander si elle peut, elle lui répond « c'est quand même mon droit ! » Pourtant, ce n'est pas dans le discours habituel des parents. Ce n'est pas leur truc. Je peux aussi vous dire que, de mon expérience, je n'imagine pas un enfant répondre ça il y a trente ans. D'où a-t-il été chercher ça ?

Deuxième exemple... Vous savez qu'aujourd'hui les pédopsychiatres ont de plus en plus affaire à un symptôme qu'on ne connaissait pas beaucoup qui est la crise de colère d'un enfant de 2-3 ans. C'est à ce point important qu'on a des parents qui se trouvent parfaitement démunis devant la colère d'un enfant de deux ans qui veut à tout prix avoir quelque chose et qui ne se laisse plus du tout réguler, limiter, influencer par les parents. J'y reviendrai.

Troisième exemple... Je vais juste reprendre les propos d'un jeune en décrochage scolaire que j'ai vu. À notre première rencontre, il me dit « mes parents ne font pas butée. Mon père quand même un peu mais alors on monte dans les tours tous les deux ». J'avais par ailleurs vu les parents et ils étaient très bien. Je ne dis pas que ce sont les parents qui ne faisaient pas ce qu'il fallait mais c'est lui qui a perçu qu'ils ne faisaient plus butée.

Pour comprendre ce qui se passe, je voudrais encore profiter d'une ouverture que me semble donner Marcel Gauchet dans son dernier livre. Au fond (et je résume grossièrement, je m'en excuse), il dit que si on a essayé

de se libérer de ce monde hétéronome d'hier, la libération a commencé en 1500 avec Luther, la science... Il est évident que ça fait quelques siècles que la lutte a commencé. Il fait remarquer que ce n'est que très récemment (2 à 3 générations, une trentaine d'années) que la tâche a été réussie. C'est-à-dire que nous y sommes, ça y est nous sommes autonomes. C'est chose faite ! Néanmoins, il y a une conséquence qu'il faut tout de suite repérer. Tant qu'il était question de se libérer, il y avait à la fois le mouvement de se libérer et le mouvement d'être contraint au modèle d'hier qui fonctionnait en quelque sorte toujours. Petites évolutions par petites évolutions, une bascule s'opère. Nous sommes, sans aucun doute, pour ma génération, celle qui a les pieds (ou la tête) dans le monde d'hier mais qui doit bien reconnaître qu'il y a une bascule qui a opéré. Et c'est ce que cette bascule entraîne qu'il faut éclairer. Surtout qu'il n'y a plus la mixité entre d'une part une construction psychique et d'autre part la révolte de ceux qui voulaient se libérer de ce que cette construction était excessive, abusive...

Nous sommes donc aujourd'hui des individus reconnus d'emblée comme tels. Nous concevons le monde comme quelque chose d'une égalité horizontale. Nous avons quitté la verticalité et le monde pyramidal d'hier. Mais du coup, on ne dit pas à quelles difficultés on a affaire.

Que se passe-t-il quand l'enfant est d'emblée reconnu, comme c'est le cas aujourd'hui, comme ayant la légitimité de revendiquer sa singularité ? Ça introduit une énorme différence. Pourquoi ? Parce que dans le monde d'hier, l'enfant était d'abord contraint. À partir de cette contrainte, s'il en avait les ressources, les capacités, il avait aussi la légitimité de se révolter et de promouvoir quelque chose que sa singularité lui apprenait de l'universalité qui jusque là ne lui reconnaissait pas. Aujourd'hui, ce n'est plus ça. D'emblée l'enfant est reconnu comme ayant cette légitimité de devenir lui-même. Mais je vous signale que s'il est d'emblée reconnu, il a aussi le droit, d'emblée, de refuser. Et ce ne sera plus le même refus que celui du monde d'hier où l'enfant qui était contraint refusait en engageant subjectivement tout ce qu'il avait comme force pour dire qu'il n'était pas d'accord. Cet enfant-là devait investir quelque chose. Celui d'aujourd'hui, non seulement il peut se contenter de ne rien contester du tout, il n'a même pas à récuser car il lui est permis d'ignorer ce qui est exigé.

Voilà donc que l'enfant peut désormais choisir d'ignorer. Autrement dit, il est sans butée. Et quand il en rencontre une, le père par exemple dans le cas du décrocheur scolaire, il monte dans les tours... Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça ne veut pas dire qu'il agresse le père mais bien qu'il n'est pas prêt du tout de lâcher sur la consistance qu'il a pu prendre en ayant le droit d'ignorer que la loi le concernait lui aussi. Il va garder cette position de toute grande force. Ça nous donne l'exemple des enfants colériques que je vous donnais tout à l'heure. Avant, on résolvait ça en disant « tu peux hurler tant que tu veux, je ne changerai pas d'avis ». Aujourd'hui, il faut déjà trouver des parents qui maintiennent cette position et ce n'est pas toujours évident. Et ce n'est pas une question de démission des parents. Mais les parents, comme vous enseignants, ils se sentent délégitimés. Vous n'avez plus l'appui de tout le discours sociétal. Je n'ai jamais vu personne faire la guerre s'il était convaincu d'avance qu'il allait la perdre. Et bien, c'est ce qui se passait auparavant. Pour l'enfant, les contraintes étaient telles qu'il ne s'engageait pas dans un combat de ce type-là. Mais aujourd'hui, il peut s'y engager et très tôt parce qu'il a l'impression qu'il peut gagner le combat puisque le rapport de forces a changé.

C'est tout bête quand on y réfléchit mais ça a des conséquences énormes. Et ce n'est pas parce que la démocratie peut se déclarer sans père que les enfants peuvent continuer à penser sans loi pour autant. Il y a des règles de fonctionnement et il y aura des exigences réelles.

C'est comme la question de l'autorité à l'école par exemple. La question n'est pas que vous n'avez plus d'autorité mais bien que l'autorité elle-même a disparu car cette autorité suppose des différences de places. Et ça va à l'encontre de l'idéologie égalitariste qu'une certaine lecture simpliste de la démocratie peut très bien amener à

penser. Mais chaque individu doit tout de même bien reconnaître qu'à l'intérieur de lui-même il y a une division interne entre ce qu'il veut comme individu et ce qu'il va devoir accepter comme limite que viendra lui mettre la souveraineté donnée que ce soit hier à l'autre divin ou aujourd'hui à l'ensemble des citoyens. Cette division interne, il en fait désormais une division externe : entre lui qui a forcément le droit et les autres qui sont représentés par les exigences, les règles... Chacun, en fonction de son histoire, est probablement pris peu ou prou. Et lorsqu'on est pris dans cette mécanique, on fait l'impasse sur cette division interne qui nous constitue comme sujet interne parlant. Même votre parole ! Aussi privée, singulière, géniale soit elle, elle ne se fera jamais qu'avec les mots de tout le monde. On voit bien qu'il y a une articulation interne qui nous est propre à nous, humains, entre notre singularité à chacun (dont le monde a compris qu'elle était importante à promouvoir) articulée à du collectif car c'est toujours à partir de ce collectif que le monde se situe. Il n'y a personne ici qui va me dire qu'il s'est construit tout seul. C'est à partir de là que va se faire la construction. Comme Sartre disait : ce qui compte ce n'est pas ce que les autres nous ont fait mais ce que nous faisons de ce que les autres nous ont fait. C'est ce qui va déterminer le trajet de chacun.

Nous sommes donc tous pris entre ce que nous avons besoin pour enseigner et le discours individuel. Ça n'est pas une question d'insuffisance d'autorité. Ça n'est pas une question d'insuffisance du père. Ça n'est plus du tout une question comme ça. C'est une question extrêmement radicale d'un monde qui a basculé, changé et qui est en train de changer la donne. Du coup, ça donne à l'enfant une capacité nouvelle dont il n'est pas sûr qu'il sache d'emblée se servir. Parce qu'au fond, si vous laissez l'impression à l'enfant qu'il peut choisir (comme vous allez choisir vos légumes et vos fruits au marché), vous lui dorez la pilule. Car il n'y a rien de plus pénible, de plus atroce, voire cruel, pour certains jeunes que de choisir (pour ceux qui n'ont pas été confrontés à ça) : à chaque fois que vous choisissez un légume, vous ne choisissez pas l'autre... C'est quelque chose qui s'inscrit dans la construction psychique, dans le rapport aux premiers autres, bien sûr relayé par l'école et par la société qui est la première histoire sociétale de l'enfant. C'est là qu'ils ont besoin de nous. Autrement qu'hier. Pas du tout pour leur mettre des règles mais plutôt pour leur faire apparaître que nous-mêmes, si nous sommes à la place que nous occupons, c'est parce que nous avons assumé cette division entre ce que le collectif exige et nos désirs. Nous-mêmes nous n'en restons pas à une revendication d'individu. Vous-même, en tant qu'enseignant, vous savez qu'il y a des choses que vous allez devoir transmettre bien que vous n'ayez pas vous-même choisi ces choses. Vous êtes vous-mêmes sans arrêt pris dans cette dialectique. Plutôt donc que d'être ceux qui rappellent les règles (au sens de la loi du père d'hier), il y a peut-être à penser que ces jeunes en difficulté ont grand intérêt à rencontrer des gens d'autres générations qui vont leur témoigner, à leur manière, de ce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement que d'accepter et de vivre avec cette contradiction. Mais aussi de la soutenir, l'assumer et pas seulement de s'en plaindre. Il faut aussi reconnaître que la grande révolution qui pourrait se préparer est celle de rendre chacun plus capable de soutenir cette contradiction. Ce qui n'est pas tout à fait la même chose que de prôner les droits de l'individu comme aujourd'hui.

J'espère vous avoir fait entendre que l'école a là un rôle extrêmement primordial. Elle est la première indicatrice de ce que la société va exiger c'est-à-dire que pour pouvoir avoir un vivre-ensemble, il faudra accepter cette contradiction. Autrement dit, il n'y a pas moyen de penser quitter la dimension de la souveraineté. On peut le penser mais pas avec uniquement de l'horizontalité ou uniquement de la verticalité. C'est la nouveauté vers laquelle nous allons mais sûrement pas de l'horizontal qui se substitue au vertical totalement parce que c'est une impossibilité. Ça ne peut pas tenir. Mais on peut tout à fait accepter que ce ne soit pas sur le modèle d'hier que ça fonctionne et envisager qu'avec la nouvelle façon de faire, nous arriverons à donner plus de chance. C'est possible à la condition, chaque fois, que chacun assume autrement (mais peut-être de manière encore plus nette qu'auparavant) cette contradiction. C'était facile auparavant parce que le modèle où on contraignait tout

le monde donnait une sorte de clé pour fonctionner. Aujourd'hui, on dit plutôt « soyez autoentrepreneur de vous-même ». Mais on ne dit plus qu'il faut que tout un chemin psychique ait eu lieu. Dans ce chemin psychique, il y a bien sûr les parents et l'histoire familiale de chacun mais il y a aussi la première rencontre avec le social qui se passe à l'école. C'est là que se prépare un grand enjeu pour la démocratie parce que si ce n'est pas l'école qui prépare correctement à la contradiction dont je parle, il ne sera pas fait. S'il n'est pas fait dans la famille ou à l'école, cela promet des jeunes dont on connaît les profils : brillants au départ, universitaires parfois, puis tout à coup, crash et angoisse devant le fait par exemple de devenir juriste car le jour où vous devenez juriste, vous n'êtes ni médecin ni philosophe ni sociologue ou alors vous devez recommencer autre chose ! Chaque jour, la vie restreint les possibilités et ça, il faut le préparer. Nous vivons les conséquences de cette mutation que nous avons réussie et nous permet effectivement d'être libérés de certaines instances tutélaires d'hier. Mais l'apprentissage de cette liberté va être d'autant plus difficile que sera méconnu le fait que dans cette libération, une série de choses restent contraignantes, que nous le voulions ou pas.

C'est un message un peu simple mais si chacun dans cette salle pouvait, quand c'est indiqué, parler de son propre trajet à lui et indiquer qu'on ne peut pas faire autrement, plutôt que de rappeler la règle, je pense que ce serait une voie intéressante pour que ceux qui sont en difficulté afin qu'ils trouvent la place qui est la leur et qu'on espère pour eux.